

thèse de sa carrière de bibliophile et, à la fin, il montre, avec une douce philosophie, combien l'amour des livres est un puissant dérivatif aux tristesses et aux soucis qui nous assaillent tôt ou tard.

« Depuis ma plus tendre jeunesse, j'ai aimé, adoré les livres, et comme tout homme qui aime, j'ai tout aimé d'eux, le fond et la forme. Plus tard, j'ai appris à apprécier leur reliure et leur provenance. Quel charme de tenir dans ses mains un livre élégamment imprimé, revêtu d'une reliure contemporaine de son apparition, donnant la preuve, par un signe quelconque, qu'il a appartenu à un personnage illustre ou sympathique, et de penser qu'en touchant ce volume qu'il a touché, lu, aimé, on entre avec lui dans une mystérieuse communion.

« La première fois que j'ai connu l'émotion des enchères, c'est à la vente de la *Mésangère*, en 1831. J'allais atteindre mes dix-neuf ans ; j'achetai là pour 20 francs un superbe exemplaire des *Heures de Mâcon*, de Simon Vostre. Ce n'était pas trop mal débiter.

« Alors et quelques années plus tard, le goût et le marché des livres étaient fort différents de ce qu'ils ont été depuis. Il n'y avait que peu de gens riches s'occupant activement de livres ; je citerai parmi eux M. Bérard, le duc de Poix, M. de Soleinne, MM. Coste et Yéméniz, à Lyon. Le duc de Rivoli et M. Cicongne paraissaient un peu plus tard et avec quel éclat ! Le reste des acheteurs se composait de petits amateurs ou de quelques châtelains de province consacrant seulement une faible partie de leur revenu aux livres. M. Leber suivait assidûment les ventes et faisait là patiemment son admirable collection en dépendant relativement fort peu.

« Je fus traité de fou lorsque à la vente Pixierécourt je payai 500 francs la *Bible* de Vitré, de Longepierre (depuis M. Sauvage l'a achetée 15.000 francs), et ce fut au milieu des éclats de rire de la salle Silvestre (je ne dis là que l'exacte vérité) que me fut adjugé, à 95 francs, le délicieux *Pétrone*, d'Hoym, de 1677.

« ... Tout ce que je recevais de mes parents, sauf ce qui m'était nécessaire pour mon entretien, passait en livres ; mais je devenais plus avide à mesure que ma bibliothèque devenait plus riche. MM. Debure s'étaient mis à ma disposition pour mes acquisitions à la vente Richard Heber. Ils me laissaient toute latitude possible et jamais je n'oublierai